

Heya Peek - Musashigawa-beya

par Chris Gould

Chris Gould rend visite à la confrérie qui compte deux anciens yokozuna dans son personnel d'encadrement, et dont ni l'un ni l'autre ne sont d'ascendance japonaise.

En cette chaude et humide neuvième journée du Natsu basho 2007, j'ai prévu de rencontrer Hanako Dosukoi à la station d'Uguisudani, à environ quinze minutes du Kokugikan. La rencontre se passe un peu plus tard que prévu ; Hanako m'attendait sur le quai tandis que par erreur je déambule à l'entrée nord. Le soulagement que nous éprouvons à finalement nous croiser nous fait ressembler à des amoureux qui ont prévu de fuir par le train et sont pleins de joie de voir que l'autre ne s'est pas défilé. D'une certaine manière nous sommes effectivement des amoureux ; des amoureux du sumo, cherchant un exutoire à leur passion dans l'asageiko à la Musashigawa-beya.

Hanako est une journaliste de sumo freelance ; Dosukoi, comme le suspectait avec raison l'éditrice en chef de SFM, n'est absolument pas son véritable nom de famille. Lorsque je la vois élégamment habillée d'un cardigan bleu à manches courtes et d'un pantalon gris, le teint immaculé, la date de naissance Showa d'Hanako me paraît aussi imaginaire que son nom de plume. Ses lunettes très mode, à montures épaisses, et son vernis à ongles brillant lui confèrent un côté glamour, la classant carrément dans le stéréotype de la carriériste urbaine, de celles qui ne dépareilleraient pas dans le métro de Londres. En sus de toutes ses



*Musashigawa beya –
Chris Gould*

relations dans le sumo, Hanako a sans aucun doute l'aspect, la

personnalité et les connaissances pour gagner une place au Comité de Délibération des Yokozuna (YDC), si Makiko Uchidate devait soit laisser la place ou souhaitait une autre femme avec qui débattre.

Lorsque nous pénétrons le genkan de la Musashigawa-beya, les oreilles d'Hanako et moi-même son immédiatement agressées par un cri d'effort strident provenant de l'intérieur de la heya. Après nous être rapidement déchaussés et avoir pénétré dans la salle d'entraînement, nous découvrons rapidement la raison d'un tel cri, puissant et perçant. Le jeune deshi devait se sentir poussé à devoir impressionner ; non seulement se trouvent parmi les observateurs quelques membres bien mis de la koenkai, mais également deux anciens yokozuna : Mienoumi Tsuyoshi et Musashimaru Koyo.

Mienoumi repose contre la plateforme sur laquelle nous nous agenouillons observant avec attention ses quelques deshi à moins d'un mètre du dohyo. Possesseur de la part d'Ancien Musashigawa depuis son retrait des dohyo en 1980, il est à l'heure actuelle l'un des oyakata en activité depuis le plus de temps dans le sumo. Il a 59 ans, et est sur le point d'effectuer son kanreki ; il s'agit de la cérémonie qui célèbre le soixantième anniversaire d'un ancien Grand Champion, ou plus précisément ses « cinq cycles de douze années ». il est de coutume que les kanreki revêtent une tsuna rouge quand ils effectuent leur yokozuna dohyo-iri sur l'argile du Kokugikan. Toutefois, Mienoumi revêtra la sienne dans l'enceinte plus intime d'un hôtel, déclarant

qu'une apparition au Kokugikan s'avèrerait embarrassante pour lui. Son apparence physique lors de l'ásageiko suggère qu'il est dur avec lui-même ; on sent encore une puissance considérable qui ressort des biceps qui débordent de son polo de marin. Son attachement à son corps est clair toutefois ; à plusieurs occasions il coince sa cane blanche entre ses aisselles pour s'entraîner à conserver une posture bien droite.



*Red tsuna –
Mark Buckton - Courtesy of Sumo
Museum*

Musashimaru, de son côté, est encore à 25 ans de son kanreki. Plus récent des yokozuna à s'être retiré du sport national japonais en novembre 2003, il a détenu le record du nombre de yusho de makuuchi remportés par un non-Japonais (12) avant qu'Asashoryu n'arrive, un exploit qui lui a valu de pouvoir conserver son shikona comme nom d'ancien. Maru est actuellement dans la période de grâce de cinq années qui lui a été offerte par la Nihon Sumo Kyokai, durant laquelle il peut acquérir la part d'un autre oyakata. Toutefois, tout montre qu'il ne devrait pas le faire et devrait sans doute se chercher une vie en dehors du sumo à partir de novembre 2008. À l'heure actuelle, il paraît apprécier ses grandes responsabilités d'entraîneur et

son statut de premier point de contact pour les deshi qui cherchent un conseil. Quand on regarde les portraits de Mienoumi et Musashimaru accrochés aux murs de la heya (des reproductions plus petites des portraits de vainqueurs de yusho qui furent autrefois suspendus au toit du Kokugikan), on est frappé par le fait que tous les deux ont réussi tant de choses dans le sumo bien que n'ayant pas eu de parents Japonais. Maru, bien entendu, est



*Miyabiyama –
Carolyn Todd*

né aux Samoa avant d'avoir passé ses vertes années à Hawaï. Ce que l'on sait mois, c'est que Mienoumi, bien que né au Japon, avait deux parents Coréens. Les deux oyakata sont profondément respectés au Japon en raison de leur volonté inébranlable de s'intégrer dans la société japonaise, quelque chose qui est caractérisé par leur aisance dans la langue japonaise.

Ma session d'ásageiko commence avec un petit incident. Incapable de me rappeler de l'identité de l'unique porteur de mawashi blanc durant cette session matinale, un

vaillant juryo du nom de Bushuyama, je demande à Hanako de vérifier son identité. Quelques secondes plus tard, un jeune deshi muni d'un carnet de notes (heureusement employé pour pointer les combats et noms pour enregistrer nos noms sur une liste noire) nous demande avec sérieux de ne pas murmurer durant l'entraînement.

Tout en observant en silence Bushuyama dans la chaleur matinale (la heya n'a pas l'air conditionné), je suis frappé par la facilité avec laquelle il s'occupe des rikishi de divisions inférieures en mawashi noirs, qui crient encore plus fort alors qu'ils essaient désespérément de rivaliser avec lui. Il doit être bien décourageant pour ces jeunes deshi d'être humiliés par un homme qui a alors jusqu'ici perdu tous ses combats dans le basho. Tandis qu'il les fait valser, joue avec eux les surclasse en habileté comme en puissance, les jeunes doivent se demander comment diable ils pourront un jour combler le fossé entre eux et les rangs salariés. Musashimaru a à l'évidence quelques idées à ce sujet, et convoque de temps à autres un jeune devant lui pour transmettre ces pensées.



*Dejima –
Carolyn Todd*

Bushuyama est très symbolique des fascinantes structures de force qui ont droit de cité au sein de la Musashigawa-beya. A peine a-t-il fini de donner la leçon aux étudiants de makushita qu'il reçoit lui-même de durs enseignements



*Kakizoe –
Carolyn Todd*

de la part des gros calibres de la confrérie. Le trio des makuuchi de la Musashigawa composé de Dejima, Kakizoe et Miyabiyama émerge des vestiaires à 08.40, avec l'intention claire de renforcer son autorité sur chacun des autres membres de la heya. Lors du moshi-ai geiko (la séquence de combats entre sekitori où c'est le vainqueur qui enchaîne les

combats), c'est Bushuyama qui fait banquette la plupart du temps, bien trop largement surclassé par l'habileté et la ruse des lutteurs de la division reine.

Au premier coup d'œil, ni Dejima ni Miyabiyama ne semblent en mesure de punir qui que ce soit. La cheville droite du premier est incroyablement enflée ; dans tout autre cadre on se préparerait à l'amputation. Le dernier, pour sa part, semble être en train de tourner une publicité pour une compagnie de bandages. Un strapping protégeant son pied droit, un bandage géant enroulé autour du gauche, les deux mains enveloppées dans des gants de bandes élastoplaste et l'épaule droite complètement enveloppée, Miyabiyama semble prêt à l'abandon du basho. Sa vulnérabilité semble renforcée par un gros rhume qui le force à arrêter les combats fréquemment pour se moucher. Pâle reflet de l'homme qui a combattu comme sekiwake durant la majeure partie de l'année 2006 – encore plus de l'ozeki prometteur qu'il fut autrefois – le corps meurtri de Miyabiyama n'a pu lui gagner que

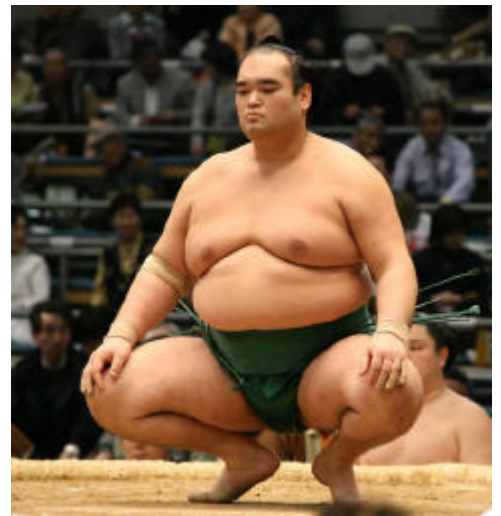


*Buyuzan –
Carolyn Todd*

trois victoires en huit journées, et il paraît bien loin de pouvoir

stopper sa glissade dans le banzuke. Sa performance à l'entraînement est décidément bien peu impressionnante.

Chose assez surprenante toutefois, la star de l'asageiko n'est pas Dejima – qui a défié toute logique en gagnant chacun de ses huit combats de compétition – mais Kakizoe, qui a perdu autant de combats que Dejima en a gagné. Pensant peut-être qu'il a plus à prouver, et cherchant absolument à se rassurer sur le fait qu'il peut encore gagner des combats,



*Bushuyama –
Carolyn Todd*

Kakizoe aborde la séance avec la plus grosse envie, compensant ainsi son gabarit moins fort. Il reste bien bas et avance de manière agressive, s'enfouissant dans le physique rondet de Miyabiyama et rivalisant facilement avec Dejima lorsqu'il tente la fameuse attaque en poussée de la Musashigawa. S'il avait mis la même conviction dans sa rencontre de la veille face à Chiyotaikei, il n'aurait sans doute pas valdingué aussi loin dans le public qu'il ne l'a fait.

Les plus poignants des combats d'entraînement sont sans doute ceux qui ont lieu entre les deux anciens ozeki, Dejima et Miyabiyama. Tandis que les deux guerriers recouverts de bandages se mettent dans un grincement en position de sonkyo, une

atmosphère quelque peu surnaturelle s'abat sur la pièce. Les deux oyakata comme les deshi présents ont un regard interrogateur, comme s'ils sentent qu'ils voient deux hommes plongés dans un déclin douloureux et interminable, peut-être dans l'une de leurs dernières séances d'entraînement. Selon une source digne de foi, Dejima a à 33 ans tenu plus de basho après sa rétrogradation du rang d'ōzeki que tout autre sumotori dans les 90 dernières années. On se demande combien de temps il pourra encore martyriser ses chevilles et ses poignets.



*Nakano –
Carolyn Todd*

Tandis que la séance d'entraînement s'achève sur la prière rituelle, menée par Dejima devant le petit sanctuaire à gauche de la pièce, Hanako me mène rapidement au genkan. En chemin, j'aperçois la silhouette gargantuesque de Musashimaru oyakata, bloquant de façon amusante la lumière qui tente de percer à travers la porte qui mène des vestiaires à la rue. A mon grand enchantement, après avoir rapidement renfilé nos chaussures, Hanako m'emmène vers Musashimaru après l'entrée genkan. Perché sur un muret juste en dehors de la porte, Maru est en pleine conversation avec un jeune apprenti. La plupart de ses 240

kilos boursofflent entre ses pectoraux de la taille d'un coussin et ses cuisses énormes. Seuls un t-shirt grande taille et un jean du même acabit peuvent le contenir. Ses poignets, eux, sont de la taille d'une pierre qui ne dépareillerait pas dans une bagarre de prison.

Les qualités d'intimidation de Maru – représentées dans l'impassibilité de son visage rondouillard – disparaissent bien vite sous le charme d'Hanako Dosukoi. Le comportement de Maru en privé est extrêmement différent du personnage réservé qu'il joue en public. Devant les micros et les caméras, on le décrit souvent comme étant timide ; se contentant fréquemment de réponses monosyllabiques aux questions qui lui sont posées. Dans un cadre moins indiscret, toutefois, il se transforme ; plaisantant tout d'abord en japonais avec Hanako avant de me raconter des histoires de sumo avec un enthousiasme considérable.

Tandis qu'Hanako s'accorde une pause cigarette bien méritée tout en profitant pour aller acheter des thés glacés pour Maru et son interviewer, le géant hawaïen revient sur quelques points clés de l'āsageiko qui vient juste d'avoir lieu.

« Miyabiyama se bat depuis le début du tournoi avec des blessures », me confirme Maru. « Son épaule est bandée parce qu'il a reçu un mauvais coup dessus. Il ne porte pas le bandage au Kokugikan, mais il le fait à l'entraînement, parce qu'il ressent encore de la douleur ». Le plus surprenant sera qu'après cette interview, Miyabiyama parviendra à remporter tous ses combats restant sur le basho, finissant avec un score de 10-5 qui devrait le propulser à nouveau aux frontières des sanyaku.

Les fans des Natsu basho se souviennent sans doute mieux de

Musashimaru pour son fameux kettei-sen de 2001 contre le yokozuna japonais retraité depuis Takanohana II. J'ai toujours souhaité demander à l'Hawaïen ce qui se passait dans sa tête en ce jour funeste, six ans presque jour pour jour avant cette interview. Pour placer les choses dans leur contexte, Takanohana arrive au senshuraku avec une déchirure des ligaments et la nécessité de battre le fantastique Musashimaru pour s'adjuger son 22ème yusho. Maru le fait chuter avec aisance lors du premier combat mais perd à la surprise générale le second.

« Je ne voulais pas combattre ce jour-là », est la première réflexion que fait Musashimaru. « Je ne voulais pas combattre. Mon corps ne le sentait pas. Je veux dire, tain, le gars s'amène avec un genou ruiné ! Comment tu veux que je le combatte ? Je ne pensais même pas qu'il allait se présenter ».

« Après ce combat, je suis tombé si bas que je n'ai plus voulu combattre pendant un moment. Ça m'a pris des siècles pour me remettre de cette expérience ».

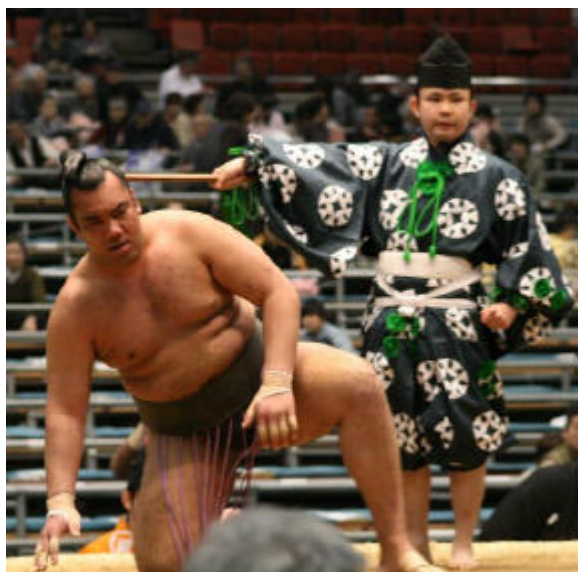


*Koshinoryu –
Carolyn Todd*

Il faut un siècle aussi à Takanohana pour s'en remettre. En s'appuyant sur un genou blessé

pour projeter un Hawaïen de 250 kilos, Takanohana se met sur le banc des blessés pour les seize

En septembre 2002, l'occasion finit enfin par se présenter à Maru. Takanohana survit aux quatorze



*Minaminoshima –
Carolyn Todd*

mois suivants et manque en conséquence un record de sept tournois d'affilée comme yokozuna. Durant ce temps, la détermination de Maru de se venger de sa défaite en kettei-sen s'accroît dans des dimensions presque inhumaines.

« J'ai déclaré à la télévision après avoir remporté un tournoi en 2002 », se souvient Maru, « que j'attendais le retour de Takanohana pour pouvoir le battre ».

premières journées de son émouvant basho de retour et fait à nouveau face à Maru au senshuraku avec une petite chance de s'adjuger le yusho. Cette fois-ci l'Hawaïen, ne faisant pas de sentiment et tout particulièrement concentré, s'assure de remporter le combat, qui s'avèrera être son dernier face à Takanohana.

« Ca a été une belle victoire – avec beaucoup de pression sur mes épaules », concède Maru. « Tu vois, jusqu'à ce kettei-sen, je

battais tout le temps Takanohana sur la fin de sa carrière. J'ai appris à faire la technique de la projection en pelle à neige, et ça m'a vraiment aidé contre lui. Avant, à chaque fois que je faisais face à lui, j'étais genre 'Oh, non, c'est Takanohana !'; mais après que j'ai fini par maîtriser cette technique, je l'ai battu très souvent. Je l'attrapais juste dans la bonne position, j'attendais le moment favorable et alors je le balançais ».

Après m'avoir offert une vision fascinante sur l'un des plus grands duels du sumo de la dernière décennie (on parlera des autres un autre jour), Maru me fait part de son intention d'aller faire du vélo, ce qui semble être devenu un rituel quotidien. « Je fais 220 kilos aujourd'hui », me révèle-t-il, « et je compte descendre à 180 ». Je lui fais remarquer que c'est l'actuel poids de Miyabiyama, ce qui semble le ravir.

Il s'éloigne alors en pédalant dans le soleil matinal, enchanté par ses réflexions sur une si belle carrière, et se préparant mentalement pour son voyage de l'après-midi au Kokugikan, où les sumotori vêtus de mawashi blancs de la Musashigawa-beya ont tant de choses à démontrer.